

## Trois questions à Robert Morin

Robert Daudelin

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70370ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daudelin, R. (2013). Trois questions à Robert Morin. *24 images*, (163), 61–61.

# Trois questions à Robert Morin

propos recueillis par Robert Daudelin

**Petit Pow! Pow! Noël** est un film très particulier, même dans ta filmographie: comment un tel projet est-il né?

Je pars souvent de concepts structuraux, sans nécessairement qu'il y ait d'histoires qui les accompagnent. Dans le cas de **Petit Pow! Pow!**, il n'y a pas de concept structural; il y a un huis clos qui, à la limite, peut être un concept. Mais le vrai concept dans ce cas-ci, c'est un concept directement lié à moi, purement émotif: j'ai voulu que mon père, qui était atteint du cancer, me fasse un cadeau; et je suis allé le chercher! Cet homme-là ne m'avait jamais fait de cadeau. Il avait eu un accident d'auto quand j'avais 12 ans; l'année précédente, il m'avait emmené à la pêche: son seul cadeau... Quand son cancer a été diagnostiqué, je me suis dit: «Je dois faire quelque chose pour cesser de le haïr». Parce que tu as beau te dire que tout ça est la conséquence d'un accident, il reste que dans le quotidien, c'est quelque chose qui t'écrase en tant qu'enfant. Or, comme tout ce que je sais faire c'est des films, j'ai décidé de faire une fiction sur mon rapport à mon père, un suspense. Une façon de lui dire: «Que tu le veuilles ou non, tu vas me donner un cadeau». Je suis donc arrivé à sa chambre avec un scénario – j'avais tout écrit. Il s'en foutait complètement. Au début du tournage, je lui donnais des textes; il parlait un peu. Mais ça tuait le suspense. Alors j'ai tout effacé et je lui ai dit «Tu ne vas plus parler: ça va être plus fort». Je l'ai mis dans la position d'un autiste et j'ai fait les deux voix, en changeant un peu ma voix. Le personnage principal, c'est celui qui est derrière la caméra. La complicité de mon père était donc une chose acquise et de toute façon, il se foutait d'être filmé, même dans les moments les plus intimes: après s'être fait laver les fesses depuis 20 ans par des dizaines de personnes différentes, rien ne le dérangeait plus. J'ai tourné durant six mois et il n'y a jamais eu d'accrochage entre nous. Et la catharsis a été complète: ma hargne a disparu; je rêve même à lui assez

souvent. C'était un film difficile à faire: ce n'était pas évident de tourner dans une seule pièce; tu n'as que quatre murs à ta disposition. J'ai refait plusieurs plans, en refaisant la lumière parce que c'était trop semblable au plan précédent. J'avais eu l'autorisation de tourner dans la chambre de mon père, mais interdiction de filmer le personnel: tous les gens qu'on voit sont des figurants, des amis, des connaissances. Nous sommes dans la fiction, dans un suspense insupportable.

*Dans ce film, comme plus tard dans **Journal d'un coopérant**, tu interprètes le rôle du personnage principal: pourquoi ce choix? Ça te plaît de «faire l'acteur»?*

C'était clair dès le départ que c'était moi. En plus j'avais enregistré les textes sur un dictaphone que j'avais dans ma poche arrière et que j'entendais (mon père aussi) à bas volume pour minuter mes plans. Cela faisait partie du processus: je viens de la peinture, pas du cinéma ou de la littérature; je travaille comme un peintre – tu enlèves des couleurs, tu en remets... Je savais que ça prendrait du temps, que j'hésiterais, que je recommencerais souvent. Il n'a jamais été question de mettre un acteur dans le projet, comme pour **Journal d'un coopérant** où il n'était pas question de traîner un acteur en Afrique, d'écrire les textes et de me cacher dans un coin avec la caméra. Sans compter que je prends beaucoup de plaisir à «jouer». Je deviens «acteur» au service de personnages extraordinaires qui ne sont pas des héros: n'importe quel acteur préfère jouer Mr. Hyde, plutôt que Superman!

*Comme tu aimes bien le faire, tu pièges le spectateur avec une double pirouette à la fin du film; pourtant, à cause notamment de l'usage que tu fais des photos de famille, on garde l'impression qu'il s'agit d'une entreprise autobiographique...*

Je me suis alimenté à mon histoire de famille, c'est vrai; mais pour fabriquer



une fiction. Par ailleurs le cinéma nous a conditionnés à attendre un certain type de fins et le film aurait dû se terminer au moment où je sors des toilettes et où il y a réconciliation avec le père. Je ne voulais pas de ça. Dans la première fin, celle où le filmeur est chassé par le personnel de l'hôpital, je voulais obliger le spectateur à se confronter à la fiction, à se faire à l'idée qu'il n'aurait pas la fin qu'il attendait. Quant à la seconde fin, quand mon père lit la carte de vœux de sa petite-fille, je l'ai faite pour lui, pour lui rendre justice et pour qu'on comprenne qu'il n'était pas qu'une victime, mais un comédien, et un bon ! 🍷